

Jean-Jacques Langendorf

# ERNEST ANSERMET

Une vie de musique

COLLECTION  
**Le  
savoir  
suisse**

Presses polytechniques et universitaires romandes

# 1

## DES DÉBUTS DIFFICILES

### D'UN PÔLE A L'AUTRE

Le premier mouvement est souvent le bon et, en tout cas, chargé de signification. En 1888, dans la semaine après Nouvel An, un petit garçon, pas plus haut que trois pommes, s'échappe de la demeure familiale et, sur la place du marché de Vevey, tourne des heures durant la roue d'un orgue de Barbarie. Tard dans la soirée, des voisins le ramènent à sa mère éplorée qui le croyait déjà mort. Mais le gosse, désormais, ne tient plus en place : « Je veux partir avec les forains pour tourner toujours la musique ». Le jalon est posé, effectivement !

Ansermet le dit lui-même : « ... j'étais musicien depuis ma plus tendre enfance. Je n'ai jamais pensé à autre chose, je peux le dire, dans mon enfance et mon adolescence, qu'à la musique. J'ai vécu dans les nuages, à ce moment-là, parce que précisément, je ne rêvais qu'à la musique. »

Sa mère, Marie, institutrice et bonne musicienne, pratiquait le piano et possédait un clair soprano ; elle l'intitiera aux rudiments de l'art. Le père, Gabriel, géomètre-arpenteur, qui mourut à cinquante ans, avait l'âme mélancolique et le cœur naïf comme l'atteste son appartenance à la franc-maçonnerie. Mais il possédait aussi une très belle voix. C'est ainsi que Marie et Gabriel se rencontrèrent dans le chœur mixte de Montreux.

Parmi les ancêtres d'Ansermet figurait une forte personnalité dont le chef d'orchestre aimait à se souvenir, son arrière-grand-père maternel Jean-Louis Charoton, rude paysan et mélomane, qui était également chef de la musique militaire à Morges et qui, non content de composer des marches, des polkas, des scottish,

forma ses cinq fils et trois de leurs cousins à la pratique de deux instruments, pour le bal et la parade.

A Vevey, le jeune Ansermet se mit tôt au piano et au violon puis, comme membre de la fanfare des Cadets de Vevey – sorte d’organisation paramilitaire dont il sera nommé caporal – il « apprend à jouer de tous les instruments de cuivre ». Mais, si l’on en croit son propre témoignage, il est « paresseux » et la musique, en tant que métier, lui semble exiger une volonté et une discipline qu’il ne croit pas posséder.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Fils de ce « merveilleux canton de Vaud », comme il le dit, issu d’une famille petite-bourgeoise considérée, qui vit décemment, au milieu d’un paysage que Rousseau décrétait le plus beau du monde, on décèle dans l’enfance d’Ansermet comme une sorte de douceur nonchalante. « Je suis venu au monde (...) si je puis dire à deux endroits », affirma-t-il un jour. Effectivement, il y a eu dans cette enfance un « pôle tendre » et un « pôle dur », ces adjectifs devant être pris dans un sens très relatif. Vevey, avec ses quais lacustres, ses vignes, son chocolat, sa vénérable Fête des Vignerons qui, tous les quarts de siècle, célèbre par la musique et la danse les travaux de la vigne, son tourisme qui, au début du siècle, prend son essor – avec les flonflons de la musique pour divertir les hôtes –, est un lieu qui incite à la rêverie et à la flânerie. Quant au « pôle dur », ce Mont-la-Ville des Charoton, c’est un village à vaches bâti à mi-pente du Jura, avec un glacis de pâturages qui s’ouvrent largement sur le pays de Vaud, le Léman, les Alpes savoyardes, où vit une race de paysans à la tête dure, au protestantisme solide et étroit. C’est là qu’Ansermet passera ses longues vacances d’été, heureuses, entre les bouses et la clarinette qu’il apprend, et dont il jouera dans les bals-musettes, au milieu de ces Charoton dont il a hérité tant de traits.

En évoquant son « double lieu de naissance », Ansermet nous a fourni, sans le vouloir, une sorte d’image emblématique, qui s’applique également à sa personnalité. En effet ne fut-il pas, sa vie durant – ce qui explique aussi la richesse et la complexité de sa personnalité – un être des deux pôles avec Debussy d’un côté et Strawinsky de l’autre, la musique savante et la musique popu-

laire, la phénoménologie et les logarithmes, le sentiment concret et la réflexion abstraite sur le sentiment, la « bonne » musique tonale et la « mauvaise » musique atonale, « dionysien et apollinien » comme dira Roland-Manuel, cette énumération étant loin d'être close, comme nous le verrons.

L'école primaire, le collège, le Gymnase scientifique jalonnent son chemin de bon élève. Pour son père, la voie est tracée, il sera géomètre comme lui. Mais le jeune homme se rebiffe. S'il étudie les mathématiques, ce n'est pas pour devenir géomètre, mais bien pour pouvoir enseigner, afin d'acquérir une indépendance financière qui lui permette de pratiquer sa chère musique. Rien donc du génie romantique qui cède au tourbillon de ses passions esthétiques, oublieux des contingences. A Vevey, un musicien allemand « très, très fort » (Ansermet dixit), le Hanovrien Henri Plumhof, organiste, compositeur et chef de chœur, lui donne des leçons privées d'harmonie, gratuitement. A une condition toutefois : qu'il ne devienne jamais musicien professionnel. C'est, là encore, un signe qui lui indique la voie des mathématiques. Mais, autour de 1897-1900, il y a encore d'autres Allemands, naturalisés ou non, qui façonnent Ansermet, comme Ratzenberg pour le piano, Bellmann pour le violon et – nous revenons là au terroir, Alexandre Denéréaz pour la composition et la théorie musicale ainsi que, épisodiquement, Ernest Bloch.

A 20 ans, il décroche sa licence ès sciences et mathématiques. Le voilà encore, pour un moment du moins, l'homme des deux pôles, entre Euterpe et Uranie. Aussitôt il enseigne à l'Ecole normale de Lausanne, « un remplacement assez dangereux, puisque j'avais vingt ans, et que mes élèves étaient des jeunes filles qui avaient aussi vingt ans... ». Puis il est muté dans un collège de garçons. Mais, bien entendu, c'est la musique qui le tient entièrement. Il suit les concerts lausannois, il donne des critiques à la *Vie musicale* et à la *Gazette de Lausanne*. Il édite même un de ses premiers morceaux, *Conte d'avril*.

Les mathématiques, par un de ces heureux hasards qui marquent souvent le début de sa carrière, lui permettront de s'approcher encore plus de la musique. Dans sa classe du collège, il a les deux fils de Louis de Coppet qui, ayant connu un destin passa-

blement tragique, s'était retiré dans sa propriété du bord du lac de Thoune pour se vouer à la composition et à la musique. Ce chimiste-mélomane demande à Ansermet de passer l'été chez lui afin de donner des leçons de mathématiques à ses rejetons. C'est là qu'il fait la connaissance de Francisco de Lacerda, que de Coppet a engagé pour tenir son piano et réviser ses compositions. L'homme, qui est un remarquable chef d'orchestre, exercera aussitôt un fort ascendant sur Ansermet et jouera un rôle important sur son destin ultérieur. «C'était un être de grande race et un musicien de premier ordre, génialement doué même comme compositeur (...). Il fut en vérité mon initiateur à la direction d'orchestre, un maître, animé d'un sens du tempo infaillible et en possession d'un geste d'une force et d'une élégance incomparables.»

En trois ans, Ansermet a suffisamment mis d'argent de côté pour passer une année à Paris où il entend se partager encore entre ses deux pôles. Il fréquente la Sorbonne, avec l'intention d'y préparer un doctorat en mathématiques – tandis qu'au Conservatoire, il prend des leçons de contrepoint et d'histoire de la musique. Mais un «manque» facilite son choix : «Je me suis rendu compte que ma préparation en mathématiques était très en-dessous de celle qu'exigeait la Sorbonne, et que je n'avais guère d'avenir dans ce sens-là. Et puis que ma passion pour la musique était plus forte que celle des mathématiques.»

De retour à Lausanne, à l'automne 1906, il est nommé professeur d'arithmétique au Collège classique de Lausanne et il épouse une institutrice de huit ans son aînée, Marguerite Jaccottet, qui lui donnera en 1907 une fille, Anne-Jacqueline. C'est une femme gaie, intelligente, curieuse de tout et qui possède ce sixième sens consistant à mettre les gens ensemble, comme il faut, quand il faut, «fée adroite à lier les cœurs en bouquet.»

## RAMUZ, L'AMI

Marguerite lui fera connaître entre autres Ramuz, dont elle est une amie d'enfance. La relation qui va s'établir avec Ramuz

ne tardera pas à se transformer en une forte amitié, reposant sur une admiration réciproque et, chez l'écrivain, sur le sentiment d'«être compris». «Mon amitié avec C. F. Ramuz (...) date de ses premières publications, notamment du *Petit village*, où je trouvais une poésie du pays dont j'aurais bien voulu écrire la musique, et notre contact s'était établi le plus naturellement du monde (...). Mais ce qui scella notre amitié était, outre notre communauté d'origine et pour ainsi dire de condition, une communauté de goûts et de tendances.» Chez les deux hommes, on décèle un goût commun pour une vision *première* du monde et pour l'*authentique*, impliquant le refus, en art, de certaines valeurs moralisantes, frelatées et didactiques, qui triomphaient alors en Suisse romande, et pas seulement là. «Nous voulions repartir du commencement, du contact direct avec les choses.»

Les *Cahiers vaudois*, l'*Histoire du Soldat* rapprocheront encore un peu plus les deux hommes. Puis, ces aventures terminées, les rencontres s'espaceront de plus en plus, au nom du principe voulant que le temps finisse par séparer les meilleurs amis, comme les lettres, qui se réduiront bientôt, sauf une exception, en 1933, à de simples billets au contenu insignifiant. A *La Muette*, sa maison de Pully, Ramuz continuera de façonner son œuvre tandis qu'Ansermet livrera des combats harassants et parcourra les routes du monde.

Son enseignement mathématique le satisfait de moins en moins, mais il continue à y mettre toute sa conscience professionnelle. «Après avoir tiré sa semaine à enseigner l'arithmétique aux petits collégiens lausannois, un professeur de 24 ans, le samedi venu, saute dans le train de 2h40 et file à Paris écouter *Pelléas*. Le lundi à 8 heures 10, Ansermet monte à son pupitre et recommence ses leçons.»

Mais l'Allemagne l'attire aussi et il s'y rend durant l'hiver 1909-1910. S'il peut se permettre ce congé de six mois, c'est parce que sa femme, qui a repris son métier d'institutrice, fait «bouillir la marmite». A Munich, où il y «terriblement de musique (...) autant que de bière», il va écouter les orchestres des brasseries, dissertant de leurs défauts ou qualités comme s'il s'agissait de grands ensembles. A l'Opéra, en écoutant *Rienzi* de

Wagner, il s'émerveille «de la direction admirable de M. Félix Mottl». A Berlin, tout en vivant chichement, en étudiant pauvre, il assiste à de nombreux concerts d'Arthur Nikisch, de Felix Mottl, de Carl Muck, qui suscitent en lui des vagues d'enthousiasme. Comme il est désargenté, il se faufille souvent aux répétitions, en clandestin. En outre, il prend des leçons de percussion avec le timbalier du *Blüthner Orchester* qui lui permet parfois de tenir la batterie dans un concert, ce qui est une manière comme une autre d'agir.

## LES VRAIS DÉBUTS

A partir de 1911 les choses, en ce qui concerne sa carrière musicale, vont s'accélérer. Le 15 mars, il dirige son premier concert à la Maison du Peuple de Lausanne, à la tête de l'Orchestre symphonique de Lausanne. Au programme: Beethoven, *4<sup>e</sup> Symphonie*; Debussy, *Prélude à l'après-midi d'un faune*; Bach, *Prélude et fugue en sol mineur*; Jaques-Dalcroze, *Concerto en ut mineur pour violon et orchestre*. Le concert enthousiasme les jeunes et moins jeunes auditeurs. «On quitte la salle enfiévré, bouleversé. On a hurlé pour applaudir, on voudrait embrasser tout le monde, on ne trouve aucun mot digne de son bonheur», commente Elie Gagnebin, le futur lecteur de l'*Histoire du Soldat*. Pour sa part, la critique est partagée. Arthur Combes – bientôt adversaire d'Ansermet – de la *Gazette de Lausanne* relève que «beaucoup d'auditeurs étaient venus avec un sentiment de *Schadenfreude*, un peu comme ces gens qui vont à la ménagerie dans l'espoir secret de voir manger le dompteur.» Mais ils furent déçus «car de façon générale Monsieur Ansermet s'est tiré d'affaire tout à son honneur.»

Entre-temps, Lacerda, grâce entre autres à l'appui de parents de Marguerite Ansermet, avait été nommé en été 1908 chef d'orchestre du Kursaal de Montreux et Ansermet suivait ses répétitions avec ferveur tout en donnant des critiques élogieuses de ses interprétations, «faites d'un respect sincère et d'une étude perspicace de l'esprit même des œuvres.» Mais le chef portugais est

de santé fragile. En décembre 1911, puis une autre fois au début de l'année suivante, Ansermet le remplace. A partir de juillet 1912, il est engagé pour une année, renouvelable. Il touchera 500 francs par mois et pourra donner un concert à son bénéfice. Mais il ne chômera pas, malgré les « quatre semaines de vacances annuelles, à prendre entre le 1<sup>er</sup> juin et le 1<sup>er</sup> août », car « il doit, en plus des répétitions nécessaires au bon fonctionnement de l'orchestre, conduire au moins six concerts de l'après-midi par semaine, dont ceux du jeudi après-midi (concerts symphoniques) et ceux du dimanche après-midi ; et le soir lorsque les attractions sont supprimées et remplacées par un concert, il dirigera la moitié de ces concerts du soir, l'autre moitié étant dirigée par le sous-chef d'orchestre. » Mais qu'importe, la vie est belle ! Ansermet peut faire de la musique à satiété en disposant d'une grande liberté dans l'agencement de ses programmes, puisqu'il doit simplement s'engager « à les rendre variés, attrayants et de nature à satisfaire le public le plus exigeant. »

Au soir de sa vie, Ansermet établit un bilan positif de ses activités à cette époque. « Cette succession m'a été très favorable, parce que le travail consistait à diriger l'orchestre, sans répétition, tous les après-midi, pour les dames – les dames anglaises – qui prenaient le thé dans le jardin. On avait un énorme répertoire de musique légère, et pour perfectionner une technique de direction, tout cela était excellent. » En outre, les concerts symphoniques, « très sérieux », du jeudi après-midi lui fournissent l'occasion d'accompagner les grands virtuoses de l'époque. Cette vie musicale de Montreux, bien que se déroulant au milieu de dames papotantes, s'avère intense. Il y a là toute une société riche, souvent cultivée, qui apprécie la bonne musique, constituant un des seuls délassements esthétiques qui lui soient proposés.

Jusqu'en été 1914, Ansermet dirigera une cinquantaine de concerts et présentera d'ambitieux programmes. Il y a les classiques, jusqu'à Mahler compris, bien sûr, mais aussi des contemporains comme Sibelius, des Suisses comme Jacques-Dalcroze, des premières auditions pour le pays comme l'exécution intégrale des *Nocturnes* de Debussy, le *Poème pour violon* de Chausson, la *Deuxième Symphonie* de Borodine, les *Danses*

*persanes* et la *Khovantchina* de Moussorgsky et, surtout, la *Symphonie en mi bémol majeur* de Strawinsky. Et il y aura même un concert entièrement consacré aux œuvres de Henri Duparc. Ce dernier, instable et dépressif, s'était acheté une maison près de La Tour-de-Peilz, où il résidera de 1906 à 1913. Les deux hommes auront de nombreux et chaleureux contacts. On a l'impression que, durant ces deux années, Ansermet a trouvé l'activité et le milieu qui lui conviennent. Il dirige, il est entouré de gens qui le comprennent, il recueille dans une certaine mesure l'approbation du public.

## À L'HORIZON, UN DIEU

Le fait qu'Ansermet, à cette époque-là, compose également ajoute encore au labeur. En 1900 déjà, il avait donné une *Marche de l'Ecole industrielle*, pour chœur à quatre voix, précédant probablement de peu la publication de son *Conte d'avril*. Puis il récidivera avec des œuvres pour piano, pour chant et piano, pour chœurs, pour fanfares, pour musique de chambre.

En septembre 1915, il compose les *Chansons de dragons* et, peut-être un peu plus tard, la *Première marche militaire*, dédiée «au capitaine Cingria». A New York, en 1916, il donne un *Spleen*. En mai 1918, le Conservatoire de Lausanne exécute un choix de ses œuvres. Mais plus tard, Ansermet ne se reconnaîtra plus dans ses compositions, excepté les chansons et les marches militaires.

Heureusement, il n'y aura pas de dilemme tragique entre ses rôles de compositeur ou de chef d'orchestre. Les tâches écrasantes qui vont l'attendre à Genève, ses tournées, sa renommée naissante de chef d'orchestre international et aussi la conscience de ses limites, le détourneront tout naturellement de la création musicale. En permanence, il est saturé de musique, et souvent de la meilleure, et de plus son sens des réalités lui a démontré quel abîme existe entre l'œuvre et l'œuvrette. Par contre, dans une sphère encore proche de la composition, il se révélera un maître de l'orchestration, entre autres avec les *Six Epigraphes antiques* de Debussy.

Les années de formation d'Ansermet auront été placées, pour une bonne part, sous l'invocation du « dieu » Debussy. Il l'avait rencontré brièvement une première fois en 1910, mais c'est seulement sept ans plus tard, à Paris, qu'il aura une longue entrevue avec lui. Gravement malade, le compositeur, qui allait mourir l'année suivante, accueille Ansermet avec ces mots : « Vous ne pouvez savoir combien je souffre ; je crois décidément que dans les mêmes maux, les artistes souffrent davantage. » Puis la conversation roule sur les Ballets russes, sur *Petrouchka* que Debussy admire, sur son œuvre enfin. « Au sujet des *Nocturnes*, il me montra une partition couverte de toutes sortes de corrections au crayon ordinaire, au crayon bleu, à l'encre rouge et à l'encre verte. Quelles sont les bonnes ? lui dis-je. Je ne sais plus très bien, répliqua-t-il, ce sont des possibilités. Emportez donc cette partition et prenez-y ce qui vous semblera bon. » Jeune professeur, Ansermet respire Debussy comme d'autres respirent l'air du large. Dès qu'il rentre du collège, il se met au piano pour retrouver le « cher Claude-Achille », pour jouer l'*Après-midi d'un faune*. Dans l'étroite Lausanne, il ne tarde pas à acquérir la réputation, quelque peu sulfureuse, de celui qui aime et joue ces bizarres sonorités et qui ne craint pas de les infliger au public, comme l'atteste le concert de 1911.

Le second compositeur qu'Ansermet admire aussi et qu'il a connu à Clarens en 1913, se nomme Maurice Ravel, mais il lui assigne toutefois une autre place dans la hiérarchie. Si Debussy est un génie, Ravel, pour sa part, est un talent exceptionnel. « Il y a un monde du ravélien, et il est hautement poétique, mais assez limité. Le lyrisme de Debussy a un champ d'expression beaucoup plus varié et plus étendu, et surtout il a créé son langage, un langage absolument nouveau qui renouvelait les voies de la musique. » Par la suite, Ansermet revoit fréquemment Ravel, soit à Genève, soit à Paris, jusqu'à cette dernière rencontre sur le pont Bessières de Lausanne, le compositeur étant accompagné de sa garde-malade. « Il marchait comme un vieillard et reconnut mon visage sans pouvoir mettre un nom dessus. Il était atteint de cette tumeur au cerveau qui l'emporta et qui lui avait enlevé la mémoire des noms. »

Tout en reconnaissant les limites de l'art de Ravel, Ansermet avait discerné exactement ce qui constituait l'exceptionnel de sa musique: «Ravel se sépare (de Debussy) en revenant à Saint-Saëns, mais avec l'esprit de finesse. Or, dans cette étroitesse même de son art, nous trouverions le trait essentiel peut-être du caractère de Ravel: je l'appellerais son *authenticité*, c'est-à-dire le fait qu'en toutes choses il accepte, il assume la situation qui lui est donnée. Il a pu se complaire dans les extrêmes, rechercher le rare, le subtil, et comme il aimait à dire: l'insolite, mais sans rompre avec les maximes qu'il avait une fois pour toutes acceptées.»

#### UN CERTAIN JEUDI...

Enfin, dernière et décisive rencontre d'avant-guerre: «Un certain jeudi après-midi (en 1912) comme j'étais déjà féru de musique russe (j'en donnais souvent), j'ai vu arriver dans ma chambre un petit bonhomme qui s'est présenté, c'était Igor Strawinsky.» Dans une autre version, Ansermet dira qu'il l'a rencontré à l'issue d'un de ses concerts de Montreux. Il habitait alors à Clarens la villa La Pervenche, dans laquelle Strawinsky allait s'installer après le retour du chef à Lausanne au début de la guerre. Les deux hommes vivaient à trente mètres l'un de l'autre mais ne se connaissaient pas.

Les deux hommes sympathisent aussitôt et Ansermet, dont Strawinsky est l'aîné d'une année et demie, ne tarde pas à subir l'ascendant du «terrible» petit bonhomme, aux grosses lunettes. «Rien ni personne n'a jamais pu résister à sa volonté de fer», relève Ansermet, Budry lui faisant écho: «Où qu'il fût, il n'y avait à peu près que lui.» Au moment de leur rencontre, l'œuvre de Strawinsky, qui de Russie était venu se fixer à Paris puis sur les bords du Léman en raison de la mauvaise santé de sa femme, était déjà importante, avec entre autres *L'Oiseau de Feu* (1910) et *Le Sacre du Printemps* (1911). Ansermet fit venir de Russie la *Première Symphonie en mi bémol* (une œuvre très sage) et la joua au Kursaal le 2 avril 1914, invitant Strawinsky, dans un concert qui eut lieu douze jours plus tard, à en diriger le scherzo.

C'est la première fois de sa vie que le Russe tenait la baguette. Désormais on a pu dire : « Strawinsky est grand et Ansermet est son prophète ».

La musique du Russe ouvrira de nouvelles perspectives au Vaudois. « Le commerce intime de Strawinsky m'a indiqué "un mode d'être à la musique" autre que celui que je tenais de notre culture, impliquant une relation directe à ses données sensibles dépouillées de leurs acquis culturels, qui enrichissait considérablement la vision que j'en avais et qui me permettait d'interpréter sa musique avec une parfaite conviction, car je l'interprétais, je pense, de son propre point de vue. »

De son côté, Strawinsky souligne, à propos d'Ansermet, que « la valeur de l'exécutant se mesure précisément à sa faculté de voir ce qui, en fait, se trouve dans la partition et non pas, certes, à son obstination d'y chercher ce qu'il voudrait qui y fût. » Interrogé sur cette phrase par un musicologue, à Budapest en 1961, Ansermet répondit en souriant : « Si Strawinsky m'appréciait, c'est qu'il pensait que je dirigeais ce qu'il y avait dans la partition. Bon, mais je veux vous dire que je n'ai jamais dirigé ce qu'il y avait dans la partition, mais seulement ce que Strawinsky aurait souhaité qu'il s'y trouvât. »

## MESSIEURS LES ESTHÈTES

A La Pervenche, comme à Lausanne auparavant, Marguerite Ansermet se montre fort accueillante à ses amis et à ceux de son mari. « Nous avons dans notre groupe Edmond Gilliard, René Morax, qui nous est très cher, les deux Cingria, Alexandre et Charles-Albert qui étaient des amis de Ramuz, Spiess, Adrien Bovy (...) et surtout Paul Budry. » « Et il fallait bien l'optimisme (de ma première femme) et son entrain pour joindre dans une même entreprise deux personnages aussi différents que Gilliard et Ramuz. » De quelle entreprise s'agit-il ? Un dimanche d'hiver 1912, dans la « chambre bleue » de Marguerite Ansermet, quelqu'un lance « Et si l'on faisait une revue ? » Est-ce Budry qui a prononcé la phrase fatidique ? Ou Marguerite ? Plutôt lui qu'elle,

semble-t-il. Mais peu importe ! Le projet, désormais, va reposer sur deux maîtres d'œuvre, Budry et Gilliard, en attendant Ramuz, qui est à Paris et qui conseille par lettres, fortement.

La séance constitutive aura lieu à Rolle, à mi-chemin entre Lausanne et Genève, le 23 mai 1913. Le vendredi 13 mars 1914, le premier *Cahier vaudois*, sous couverture blanche, sort de presse, «A Lausanne, chez C. Tarin», orné d'une vignette vigoureuse: une main pressant une grappe opulente avec la devise «J'exprime». Il s'agit là d'une œuvre d'Henri Bischoff, dont les illustrations confèreront un cachet graphique si particulier à la publication. Quant au manifeste qu'il propose, signé Ramuz, il s'intitule *Raison d'être* et expose toute une philosophie: «On ne veut point que l'objet, pour se communiquer, soit transporté sur un autre plan, on veut seulement qu'il se dépouille. On n'en tire pas une théorie, on en tire une sensation. On la veut simple, c'est-à-dire de l'ordre de l'universel. Peu d'événements et des moyens sans complexité. La vie, l'amour, la mort, les choses primitives, les choses de partout, les choses de toujours.»

Aux yeux d'Ansermet, ce texte constitue un singulier stimulant, même si ses contributions aux *Cahiers* sont restreintes: en 1914, dans le 2<sup>e</sup>, *Trois poèmes juifs d'Ernest Bloch* et *Igor Strawinsky*, dans le 4<sup>e</sup> *Le Carillon de Sierre* (une partition), puis, dans le 2<sup>e</sup> de 1915, le curieux *En marge d'un article de journal* dont nous reparlerons. En outre, les *Cahiers* annoncent la publication de la musique d'Ansermet pour les *Chansons* de Ramuz éditées dans le 8<sup>e</sup> cahier, en octobre 1914, ainsi que des *Commentaires sur des questions musicales*. Le texte sur Strawinsky, d'ailleurs repris du programme analytique du concert du 2 avril 1914, l'un des tout premiers consacrés au compositeur, procède des trompettes de Jéricho. La musique de Strawinsky «n'est plus seulement une langue conventionnelle de sons, mais une vie de sons, une vie joyeuse, une vie physique de sons qui s'amuse à développer leurs possibilités acoustiques, à accuser leurs différences et leurs parentés; elle s'oppose ainsi, par la crudité de ses sonorités, par la netteté de ses lignes mélodiques et contrapuntiques à l'impressionnisme dont

elle redoute le vague et le flou. Enfin, elle s'oppose encore à l'impressionnisme par son dynamisme puissant, bien caractéristique de son auteur. »

Dans la constellation des *Cahiers vaudois*, Ramuz, Ansermet et le peintre Auberjonois – «alter ego de Ramuz sur le plan esthétique» – comme le définit Ansermet, occupent une place particulière. Ramuz est sans conteste le chef de file. Mais Ansermet et Auberjonois en imposent par leurs personnalités et le premier également par une carrière qui va devenir, dès 1916, internationale et transcontinentale.

L'existence de la revue sera brève. Depuis la fin de la troisième série, en 1917, «le ton n'y est plus ; la typographie varie, chacun tire à hue et à dia, les publications deviennent sporadiques». Elle s'achève avec le 8<sup>e</sup> *Cahier*, en 1920, avec l'*Histoire du Soldat* précisément. Ansermet, absorbé par de lourdes tâches, ne sera plus que par intermittence avec les gens des *Cahiers*, mais il proclame la nécessité de poursuivre. «Il faut les *Cahiers*, et un renouveau actif des *Cahiers*, pour témoigner de nous-mêmes dans le courant de l'activité française, et de l'activité européenne, pour joindre notre effort à l'effort français.» Mais il est trop tard pour arrêter la dérive. Les *Cahiers* glissent vers la *Revue romande* puis, après quelques soubresauts, c'est la mort.

Une quarantaine d'années plus tard Ansermet, alors entièrement préoccupé par la signification éthique de la musique, et dont le regard n'est par conséquent plus ce qu'il avait été jadis, jugera sévèrement l'entreprise. Pour lui, les gens des *Cahiers* avaient avant tout, en écartant le sujet de l'œuvre d'art, cherché à se donner un style. Ils avaient ainsi mis de côté toutes les tentatives moralisantes ainsi que tous les poncifs nobles ou vernaculaires tels que les aimaient les Burnand en peinture et les Doret en musique. On pouvait donc parler d'un art libéré, dont le seul souci était esthétique, mais dont le style exprimait également une réalité vaudoise ou romande, attestant avec authenticité de «cette espèce particulière de Français que nous sommes». Ce fut là, pour Ansermet, l'apport essentiel des *Cahiers*.

## DES «BIENFAITS» DE LA GUERRE

2 août 1914. Sur les murs d'une maison de Salvan, dans les montagnes du Valais, Ansermet et Strawinsky lisent l'ordre de mobilisation générale. Pour plus de quatre ans, l'Europe s'embrase et la grande tuerie commence. Pour les deux musiciens c'est, dans cette chaude journée d'été, l'annonce aussi d'une catastrophe personnelle. La route vers la Russie se trouve fermée pour Strawinsky qui ne reverra plus sa belle maison d'Oustilog en Volhynie. Pour Ansermet, c'est apparemment la fin de sa carrière musicale. Non pas que l'armée l'appelle, car il a été réformé pour «faiblesse générale» comme dit son livret militaire. Si Ansermet voit ses ambitions musicales s'évanouir, c'est parce que «son» orchestre du Kursaal s'effiloche aux vents de la guerre. «18 à 20 de mes hommes sont partis en Allemagne. Il reste un semblant d'orchestre que je laisse diriger à mon second chef (lui-même allemand). Mais si l'Allemagne et l'Autriche appellent leurs landsturmiens de l'étranger, je perdrai encore une douzaine d'hommes et je devrai me mettre moi-même à la besogne». Comme le public cosmopolite s'est également dispersé, l'orchestre devra de toute manière cesser son activité fin août. Adieu donc à la direction d'orchestre et retour à Lausanne, à l'enseignement peu aimé des mathématiques – huit heures hebdomadaires au Collège cantonal – adieu aussi au voisinage de Strawinsky, qui s'installera à Morges en 1915.

Pourtant un dieu veille qui va remettre un orchestre sur la voie d'Ansermet et même deux, pour être exact. Au moment où les choses vont au plus mal, le chef d'orchestre décide de prendre le taureau par les cornes en s'efforçant de remettre sur pied une formation dans la capitale vaudoise. Celle de Montreux n'existait plus, pas plus que celle de Lausanne, et les concerts d'abonnement de Genève avaient provisoirement cessé. Nombreux étaient donc les musiciens au chômage. Une trentaine de «Lausannois» et de «Montreusiens» sont rassemblés, auxquels viennent s'adjoindre une dizaine de «Genevois», regroupés dans l'«Association symphonique romande». Ils donnent des concerts à Lausanne, mais aussi à Neuchâtel et à Vevey.

« Au fond, c'était une première formule de l'orchestre romand », constate Ansermet. Toutefois, la nouvelle association sera éphémère. Après treize concerts et quelques mois d'existence, l'association cesse son activité.

Tout est fini alors ? Non, au contraire, tout recommence, tout s'accélère et se précipite. Décidément, aussi curieux que cela puisse paraître, la guerre porte chance à Ansermet. « Mars s'amuse parfois à faire le lit d'Apollon. La guerre de 14 a prodigieusement servi les arts, la musique avant tout, Ansermet en particulier. Elle lui ferma le Kursaal de Montreux pour lui ouvrir la porte du vaste monde », dira Budry.

#### SUR LA ROUTE DE GENÈVE, UN MÉCÈNE RUSSE

Le 25 décembre 1914 meurt à Genève l'Allemand Bernhard Stavenhagen, âgé de 52 ans. Ancien élève de Liszt, il avait, après une belle carrière de pianiste et de chef d'orchestre, enseigné au Conservatoire de Genève puis avait été nommé en 1908 chef titulaire des Concerts d'abonnement de Genève, auxquels il avait imposé des programmes de qualité, mais nettement germaniques. Ce décès marque un tournant décisif dans la carrière d'Ansermet et fait de cette année 1914 – centrale pour l'histoire de l'Europe – une année également centrale pour son propre destin. Les musiciens, qui ne veulent pas subir le sort de leurs collègues lausannois et montreusiens, décident d'inviter des chefs et de poursuivre l'entreprise. Ils conviennent à Ansermet de les diriger.

Pour son entrée dans l'arène genevoise, le samedi 23 janvier 1915, le Vaudois frappe un grand coup, moderne et moscovite, avec Rimsky-Korsakov, Borodine et *Petrouchka* de Strawinsky. La critique est conquise et une bonne partie du public aussi. Les musiciens de l'Orchestre des Concerts d'abonnement ayant demandé à Ansermet de diriger leur prochain concert, le 6 février, en remettant *Petrouchka* au programme, le chef d'orchestre présente, le jour dit, et de nouveau au Grand Théâtre, l'*Ouverture de Coriolan* et la *7<sup>e</sup> Symphonie* de Beethoven, l'*Ouverture du Freischütz* de Weber et le *Concerto pour violon*

de Bruch. Si Ansermet n'a pu jouer la *Symphonie en mi bémol* de Haydn ou *Ma mère l'Oye* de Ravel, c'est parce que le comité, qui voulait procéder à la nomination d'un nouveau chef, a exigé d'entendre le «débutant» diriger Beethoven. Pour favoriser sa nomination, ses amis se mobilisent et envoient leurs recommandations au Comité. «Permettez-moi d'appuyer de toutes mes forces cette candidature, écrit Duparc depuis Tarbes, et vous assurer que vous ne sauriez faire un meilleur choix.» Et Strawinsky surenchérit: «Non seulement j'ai été ravi de son exécution de mon *Petrouchka*, mais j'ai eu l'occasion de l'entendre souvent ces dernières années à Montreux où il se distinguait aussi bien dans les œuvres modernes que dans les œuvres classiques.»

De telles recommandations ne sont pas de trop. «Barrabas», comme Ansermet nomme son ancien maître et l'ancien chef de l'Orchestre symphonique de Lausanne, Ernest Bloch, s'agite en coulisse pour obtenir le poste. Finalement, début juin 1915, c'est le Vaudois qui l'emporte et qui l'emporte, dans un certain sens, au mauvais moment, alors qu'il n'a plus tout à fait l'envie d'obtenir ce qu'il avait désiré si fort. «Il y a trois ou quatre jours encore, j'aurais répondu à votre question: oui, sans autre. Aujourd'hui, à la suite d'une proposition qui vient de m'être faite, je dois vous dire: oui, à la condition que vous m'autorisiez à me faire remplacer probablement dès le Nouvel-An 1916» écrit-il au président de la Société des concerts par abonnement qui lui avait demandé s'il acceptait ce poste. Comment expliquer ce revirement?

Le prestigieux Serge de Diaghilev, à la fois directeur de troupe de ballet, metteur en scène, mécène et fastueux grand seigneur, qui, avec ses Ballets russes, avait fait fureur dans les capitales européennes, éblouissant les spectateurs autant par la qualité de ses danseurs que par la nouveauté de ses conceptions chorégraphiques, musicales et scéniques, venait de croiser la trajectoire d'Ansermet. La guerre avait mis un terme à ses prestigieuses activités. «Diaghilev s'était réfugié en Italie, raconte Ansermet. Un jour, il vient en Suisse, pour voir Strawinsky et lui dire qu'il a un contrat avec l'Amérique pour la saison 1915-1916 et qu'il cherche à y aller. Or, nouveau hasard, son chef d'orchestre

tre, Monteux, était sous les armes. Alors Strawinsky lui dit : *Mais j'en ai un pour toi*, et il lui indique mon nom. Diaghilev vient à Genève, (...) je lui ai convenu et il m'a demandé d'aller faire cette tournée en Amérique. »

Ansermet s'efforce de faire comprendre au directeur du Comité l'importance que revêt pour lui une telle tournée. Il lui propose donc qu'on l'engage tout en le libérant d'une partie de ses obligations pour lui permettre d'entreprendre son voyage. Il plaide habilement sa cause et fait valoir les avantages que cet engagement peut rapporter à Genève. « Si vous désirez m'attacher à vos concerts, vous faites une meilleure acquisition en engageant le chef dont les Ballets russes auront sanctionné la réputation, qu'en m'obligeant à n'asseoir cette réputation que sur les seuls concerts de notre pays. »

La proposition est acceptée et le rythme du labeur d'Ansermet, en cette fin d'année 1915, va connaître une formidable accélération. Le 6 novembre, il dirige son premier concert d'abonnement. Puis, appelé par Diaghilev, il se précipite à Paris pour y préparer l'Orchestre des Ballets russes qui doit donner à l'Opéra un gala de bienfaisance, Strawinsky y dirigeant *L'Oiseau de feu*. Le contact avec l'orchestre est franchement mauvais. « J'ai fait tout ce que j'ai pu, avec un orchestre plus indiscipliné que de raison, et qui ne savait même pas qui j'étais. » Puis retour à Genève, pour y diriger, au Grand Théâtre, une « matinée russe », Strawinsky tenant la baguette pour son *Oiseau de feu* et des membres de la troupe des Ballets russes, comme Fokine et Massine, s'y exhibant. A cela s'ajoutent de multiples tracasseries plus terre à terre : mauvaise critique du compositeur Gustave Doret (à propos du concert du 4 décembre) qui joue alors en Suisse romande le rôle d'un « Pape musical », problèmes divers soulevés par la mise sur pied d'un « grand projet », à savoir la création d'une « Société pour l'orchestre symphonique romand à Genève ». Il est compréhensible que dans ces conditions, il laisse percer son découragement. « Je suis dans des ennuis sans fin. Je vois que ce Genève me portera malheur et je sens déjà le vent du précipice. »